



HAL
open science

De la simplicité de la philosophie

Hervé Dumez

► **To cite this version:**

Hervé Dumez. De la simplicité de la philosophie : À propos du Sens de la vie de Moritz Schlick. Le Libellio d'AEGIS, 2023, 19 (3), pp.51-55. hal-04349560

HAL Id: hal-04349560

<https://hal.science/hal-04349560>

Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la simplicité de la philosophie À propos du *Sens de la vie* de Moritz Schlick

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Sur une question fondamentale – en est-il une plus radicale que : la vie a-t-elle un sens ? –, ce livre (Schlick, 2016/1927) montre que la démarche philosophique peut être simple, accessible à tous et sans verbiage, directe et ne se perdant pas dans un amas de phrases et de pages (une quarantaine : il s'agit à l'origine d'un article publié dans la revue *Symposion*). Sans doute d'ailleurs illustre-t-il en réalité le fait qu'au plus les questions sont essentielles, au plus la philosophie se doit de rester simple.

L'entrée dans la matière même peut en servir d'exemple, puisque voici l'incipit :

La question de savoir si la vie a un sens ne préoccupe pas tout le monde. Les uns, qui ne sont pas les plus malheureux, ont l'âme de l'enfant qui ne la pose pas encore ; les autres ne la posent plus, ils ont perdu l'habitude de poser des questions. Entre les deux, il y a nous, ceux qui cherchent. (Schlick, 2016, p. 31)

Si vous avez ouvert ce livre (ou si vous avez commencé de lire cet article...), effectivement, c'est que vous vous posez la question du sens de la vie. Notez que dans cette manière qu'a Schlick d'entrer dans la question apparaît l'enfant. Ce n'est ni un hasard, ni une figure de style : nous allons le retrouver comme la figure centrale de la réponse philosophique apportée à la question.

Le problème de la finalité

Celui qui n'a pas atteint les buts qu'il espérait réaliser au temps de sa jeunesse se demande si sa vie a bien eu un sens ; mais celui qui, de haute lutte, après bien des efforts, les a réalisés, se met à douter et n'a pas le sentiment que, de ce qu'il les a atteints, sa vie a plus de sens.

Que l'existence nous apparaisse comme un tapis aux couleurs vives ou bien comme un voile gris, il est aussi difficile de dérouler la chose qui flotte dans le vent de façon que son sens se manifeste. L'ensemble voltige et passe et semble s'être évanoui avant que nous ayons pu nous en rendre compte. (*op. cit.*, p. 32)

Tout se passe comme si réussir ce qu'on s'était promis de réaliser n'entraîne pas la plénitude de la satisfaction et l'on est alors tenté



de sombrer dans le pessimisme de Schopenhauer, ce à quoi Schlick se refuse. Mais alors ?

Nietzsche s'est détourné de ce pessimisme en croyant à l'art, puis à la connaissance. Puis, enfin, ni l'un ni l'autre ne lui ont semblé la solution, mais la vie elle-même. Derrière la question du sens de la vie, il a alors vu « l'esclavage de la finalité », ce que reprend Schlick :

Jamais nous ne trouverons dans l'existence un sens ultime si nous ne la regardons que du point de vue des fins. (*op. cit.*, p. 32)

La vie n'a pas de sens si nous la posons en termes de buts que nous arrivons à atteindre, ou que nous n'arrivons pas à réaliser. Or, notre société est dominée par la recherche de buts et de fins. Ce qui remplit nos journées, c'est le travail qui sert à pouvoir vivre. Mais nous tournons alors en rond : nous travaillons pour une fin, donc le travail est un moyen. La majeure partie de nos vies se passe à travailler pour vivre, comment cela pourrait-il donner un sens à nos vies ?

Seuls les états qui existent pour eux-mêmes, qui portent en eux-mêmes leur accomplissement peuvent constituer le cœur et la valeur ultime de la vie [...] La vie, c'est le mouvement et l'action, et si nous voulons y trouver un sens, il faut chercher des activités qui portent en elles-mêmes leur fin et leur valeur, indépendamment de tous les buts extérieurs à elles, des occupations, donc, qui ne sont pas du travail au sens philosophique du terme. (*op. cit.*, p. 37)

Existe-t-il une activité qui soit à elle-même sa propre fin, qui n'ait d'autre but qu'elle-même ?



Scène d'hiver, Hendrick Avercamp (1620) Dublin National Gallery

Le jeu comme sens de la vie

C'est Schiller qui, dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, a mis en avant l'importance philosophique du jeu. « L'homme ne fait que jouer », écrit-il, « là où il est homme dans la pleine signification du terme, et il n'est totalement homme que là où il joue. Cette proposition qui, en cet instant, peut paraître paradoxale, acquerra une grande et profonde signification dès lors que nous serons parvenus à l'appliquer au sérieux, double, du devoir et du destin » (Lettre 15, citée in Schlick, 2016, p. 38). On le voit, le jeu n'est pas conçu ici comme un divertissement, puisqu'il doit s'appliquer au devoir lui-même.

L'homme n'est réellement homme qu'autant qu'il participe de cette perfection, que durant des heures où la vie lui sourit, sans les rides sévères nées des fins qu'on vise. Et c'est précisément à cette vérité que nous a conduits un examen lucide : seul le jeu fait éclore le sens de l'existence. (*op. cit.*, pp. 39-40)

Une telle vision, se demande pourtant Schlick, n'est-elle pas totalement coupée de la réalité, celle de l'obligation quotidienne du travail et des guerres qui secouent le monde ? Pas vraiment, pense-t-il. C'est qu'il n'y a pas opposition radicale entre le travail qui a son but à l'extérieur de lui-même et le jeu qui est une fin en soi. Le travail peut être jeu, et le jeu peut être créatif.

L'artiste travaille, en un sens, mais sans penser forcément au but de ce travail, il se réalise dans ce travail lui-même, « et quiconque, dans son activité, éprouve pareil sentiment, est artiste. » (*op. cit.*, p. 42). C'est également le cas du chercheur. Les aspects techniques, la routine, peuvent tirer l'artiste ou le chercheur vers le travail au sens

économique du terme. Et cette dimension est toujours présente. Mais on perçoit dans l'art comme dans la recherche la dimension du jeu. À l'inverse, cette dimension peut se retrouver dans le travail quotidien :

Cultiver les champs, tisser les étoffes, réparer les étoffes, réparer les chaussures, tout cela peut devenir jeu, prendre le caractère d'une activité artistique. (*op. cit.*, p. 43)

Toute occupation peut donc tourner en jeu, c'est-à-dire absorber pleinement l'être qui l'opère, qui se donne à cette activité et semble disparaître en elle. Schlick note finement que cette transformation a un lien avec l'expérience du rythme.

C'est connu, il y a une grande force magique qui réussit presque toujours à provoquer cette mutation : le rythme. (*op. cit.*, p. 44)

Il existe alors un idéal ultime (et il s'agit bien pour Schlick d'un horizon idéal, ce qu'exprime l'usage du conditionnel) qui se présente sous la forme d'une libération :

La libération ultime de l'homme serait atteinte s'il pouvait dans tout ce qu'il fait, se donner entièrement à l'acte même, toujours animé par l'amour de son activité. Jamais, alors, la fin ne justifierait le moyen, il pourrait ériger en règle suprême de ses actes la maxime : « Ce qui n'est pas digne d'être fait pour soi-même, ne le fais pas pour quoi que ce soit d'autre ! » Toute vie, jusque dans ses ultimes ramifications, serait alors véritablement pleine de sens, vivre signifierait : célébrer la fête de l'existence. (*op. cit.*, p. 48)

Dans la réalité moderne, les fins et les buts dominant. L'activité vécue pleinement pour elle-même ne peut se développer que dans les interstices du travail défini dans son sens économique, et tout se passe comme si la vie pleine, celle qui a un sens véritable, n'était vécue que dans les moments rares que permet de payer le travail.

Le travail et la peine, tant qu'ils ne sont pas devenus eux-mêmes un jeu joyeux, doivent permettre la joie et le jeu ; c'est là que réside leur sens. Mais ils ne le peuvent si l'homme désapprend la joie, si des moments de fête ne pourvoient pas au maintien de la conscience de ce qu'est la joie. (*op. cit.*, pp. 50-51)

Il faut ici distinguer la joie du plaisir. La joie n'apparaît que lorsque l'être tout entier s'absorbe dans l'activité, comme disparaissant en elle. Le plaisir ne fait naître que « quelques vaguelettes » à la surface de l'âme. Nous retrouvons ici un des thèmes de l'incipit : le modèle de ce qu'est la joie nous vient de l'enfance.

Jeunesse et sens de la vie

Rousseau, et Montaigne avant lui, ont réellement compris la signification de la jeunesse, qui n'est pas – ou pas seulement – un état biologique, celui de la formation.

De fait, la jeunesse n'est pas seulement le temps où l'on grandit, apprend, mûrit, le temps de l'inachèvement, mais au premier chef le temps du jeu, de l'action prise comme fin en soi, et en conséquence un vrai vecteur du sens de la vie. (*op. cit.*, p. 55)

Méconnaître la nature de la jeunesse, pour n'en faire qu'une préparation à quelque chose à venir, revient à marcher dans les pas de religions qui ne voient le vrai sens de la vie, son vrai bonheur, que dans un au-delà, du monde et de l'instant présent. Or, la seule réalité est et doit être le présent.

La jeunesse n'est donc pas une phase de la vie, elle est présente tout au long de la vie comme réalité philosophique, lorsque l'action est devenue jeu, c'est-à-dire lorsque l'on se consacre pleinement au moment et à l'objet présents de l'action.

L'éthique

Dans le texte précédemment cité de Schiller, un lien est créé entre le jeu et le devoir. Dans ses *Lettres*, Schiller critique la conception morale de Kant, position que reprend Schlick. Kant voit l'éthique comme l'application de la loi morale, application qui ne peut se faire que dans le cadre d'un conflit intérieur avec les penchants, dans un contexte de sérieux et de douleur. Schiller, et après lui Schlick, voient les choses tout autrement.

Celui qu'on appellera le meilleur des hommes n'est pas celui qui est sans cesse obligé de se défendre contre ses propres instincts, qui est continuellement en lutte avec ses propres désirs, mais bien plutôt celui dont, d'emblée, les inclinations sont aimables et bonnes si bien que le doute et le conflit intérieur ne l'effleurent absolument pas. Qui lutte avec soi-même et se vainc lui-même représente peut-être le type de l'homme plein de grandeur, mais pas celui de l'homme bon. (*op. cit.*, pp. 65-66)

On retrouve ici à la fois le thème du jeu (l'action est bonne lorsqu'elle est fin en elle-même et lorsqu'elle absorbe à la manière du jeu l'être tout entier) et celui de la jeunesse. Mais également celui de la joie (Schlick a longtemps travaillé à un livre qui devait s'appeler *Le nouvel Épicure* dans la mesure où il fallait rompre avec l'expérience moderne douloureuse de l'éthique comme conflit entre la loi morale et les instincts, et revenir à la vision épicurienne d'une harmonie entre éthique et joie intérieure).

C'est le plaisir de la bonne action qui le fait agir, il est bon de lui-même, et dans cette mesure il est jeune. Mais dès que cela lui coûte peine et effort, son âme est vieille. (*op. cit.*, p. 66)

Il faut aller vers une « éthique naturelle de la bonté » (*op. cit.*, p. 67). Ce qui mène à la conclusion :

Toute notre civilisation devra être prête à assumer une jouvence de l'être humain, jouvence au sens philosophique qui veut que tous nos actes soient de plus en plus délivrés de l'empire des fins, que toutes les actions nécessaires à la vie deviennent elles aussi un jeu [...] Si nous avons besoin d'une règle de vie, que ce soit celle-ci : « Conserve l'esprit de la jeunesse ! » Car le sens de la vie, c'est lui. (*op. cit.*, pp. 65-66)

Avant d'en venir à la conclusion, une remarque. Schlick, qui est prussien et de famille protestante, mais qui, on l'a vu, récuse la position religieuse qui consiste à renvoyer dans l'au-delà le sens de la vie, renvoie à deux reprises à des textes évangéliques dont il donne une signification philosophique, centrale dans sa perspective. Le premier fait référence aux lis des champs dont la splendeur n'a pas besoin de travail et se construit dans leur croissance même (*Mt*, 6, 28). Le second est encore plus évident. Il s'agit de *Mt*, 18, 2-3 :

Alors Jésus appela un petit enfant ; il le plaça au milieu d'eux, et il déclara : « Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.

Encore une fois, il s'agit d'une interprétation philosophique, et non théologique, de ces textes, qui fait résonnance avec eux par la simplicité des formulations.

Conclusion

Le lecteur s'en sera rendu compte, le texte de Schlick, dans sa simplicité, a des accents assez naïfs. C'est sans doute le prix à payer d'une démarche philosophique qui refuse la métaphysique et les formulations alambiquées à la Heidegger, qui ont le chic de l'obscurité de bon ton. Son contenu éthique (que devons-nous, faire, concrètement ?) est assez faible, et Schlick essaiera de l'approfondir dans un livre

ultérieur – *Questions éthiques* – qui fera l’objet de discussions avec Wittgenstein. Pourtant, quelques points apparaissent saillants.

Le premier est l’existence même du texte et de son sujet. La question du sens de la vie est posée justement sans référence à une quelconque dimension métaphysique, ni d’ailleurs de référence à la dimension religieuse, on l’a vu. Elle est ainsi traitée sur une ligne de crête : il s’agit de maintenir la possibilité d’une réflexion philosophique sur le monde tel qu’il est, sans référence à un au-delà (méta).

Le second est une réflexion là aussi philosophique sur le travail, ne niant pas sa dimension économique, tout en le replaçant dans une autre perspective. Les discussions actuelles sur la question mériteraient d’en revenir à cette philosophie simple, et cependant méconnue (à tous les sens du terme : Schlick n’est guère une référence que l’on cite sur la question, peut-être n’en est-il pas besoin, mais ses idées simples et directes semblent ignorées au profit d’autres qui apparaissent quelquefois moins claires).

La troisième est une réflexion originale sur les notions de jeu et de jeunesse, définies de manière précise en des sens qui les différencient des acceptions courantes.

La quatrième et dernière est, pour nous chercheurs qui voyons ce qu’est devenue la recherche et la pression délétère que subissent aujourd’hui les jeunes, le rappel de ce qu’elle a été au moment où elle a atteint peut-être sa fécondité la plus incroyable, ces années du Cercle de Vienne qui était connu sous le nom de Cercle de Schlick :

La recherche de la connaissance est aussi un pur jeu de l’esprit, accéder de haute lutte à la vérité scientifique est pour lui une fin en soi, il est heureux de mesurer ses capacités aux énigmes que la réalité lui soumet, sans se soucier aucunement du profit qui peut bien en découler de quelque façon (lequel, comme on sait, fut souvent précisément le plus étonnant lors de découvertes purement théoriques dont personne, à l’origine, ne pouvait pressentir l’utilité pratique). Le bienfait le plus abondant a précisément pour source l’œuvre enfantée par une humeur heureuse de son créateur et dans un libre jeu exempt de toute supputation anxieuse de ses effets. (*op. cit.*, pp. 42-43)

Puisse la recherche revenir à ce temps béni ■

Références

- Schiller Friedrich (1992/1795) *Lettres sur l’éducation esthétique de l’homme*, Paris, Aubier.
Schlick Moritz (2016/ 1927) *Le sens de la vie*, Paris, Manucius.



La science et le pouvoir,
Kathleen Fox (1910) Dublin City Gallery